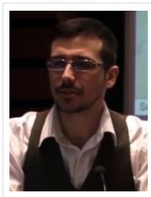
La vie ou la mort : Quelle Loi gouverne l'Univers ? Partie 2 : Locke et Newton vs Leibniz

L'idée que l'antirépublicain John Locke a inspiré la fondation des États-Unis est un mythe stratégique qui a empêché des générations d'Américains de comprendre leurs propres racines morales.

Par Matthew Ehret – Le 5 novembre 2022 – Source Strategic Culture



Cet article est le deuxième d'une série de cinq articles. La première partie, intitulée *« Le culte d'Aristote«* , qui présente les deux courants opposés de la *« pensée occidentale »* qui ont conduit Kepler à *« bannir Aristote de la chrétienté »* , peut être consultée ici.

Dans son *Essai sur l'entendement humain* de 1689, l'empiriste britannique John Locke (1632-1704) a repris la théorie de l'ardoise vierge d'Aristote et, ce faisant, a défendu son idée selon laquelle l'esclavage était un élément immuable de l'univers. La thèse de Locke selon laquelle les esclaves peuvent être légalement considérés comme de simples *« biens »* a été inscrite dans son projet de constitution pour la Caroline et a également justifié ses propres actions dans la British Royal Africa Company, qui a extrait des millions d'esclaves noirs d'Afrique vers les colonies britanniques d'Amérique et des Caraïbes au cours de sa vie. Dans son traité de 1689, Locke écrit :

> *Les âmes des nouveaux-nés sont des tablettes vides, qui ne sont remplies qu'ensuite par l'observation et le raisonnement… Quand un homme commence-t-il à avoir des idées ? Je pense que la vraie réponse est : lorsqu'il a pour la première fois une sensation. En effet, il ne semble pas y avoir d'idées dans l'esprit avant que les sens n'en aient véhiculées…*
>
> *C'est à propos de ces impressions faites sur nos sens par les objets extérieurs que l'esprit semble d'abord s'employer à des opérations que nous appelons perception, mémoire, considération, raisonnement, etc. Avec le temps, l'esprit en vient à réfléchir sur ses propres opérations, sur les idées reçues par les sens, et se dote ainsi d'un nouvel ensemble d'idées, que j'appelle les idées de réflexion. Les idées simples, les matériaux de toutes nos connaissances, ne sont suggérées et fournies à l'esprit que par les deux voies susmentionnées…*

En rédigeant la constitution des Carolines, Locke a mis en place un système de pouvoir héréditaire et a codifié les esclaves en tant que *« leet men »* :

> *XIX : Tout seigneur d'un manoir peut aliéner, vendre ou céder à toute autre personne et à ses héritiers pour toujours, son manoir, tout entier, avec tous les privilèges et les leet-men qui y appartiennent…..*

> *XXII : Dans chaque seigneurie, baronnie et manoir, tous les leet-men seront sous la juridiction des seigneurs respectifs de ladite seigneurie, baronnie ou manoir, sans appel de sa part. De même, aucun leet-man ou leet-woman n'aura la liberté de quitter la terre de son seigneur particulier et d'aller vivre ailleurs, sans une licence de son seigneur, signée de sa main et de son sceau.*
>
> *XXIII : Tous les enfants de leet-men seront leet-men, et ainsi de suite de génération en génération.*
>
> *CX : Tout homme libre de Caroline aura un pouvoir et une autorité absolus sur ses esclaves nègres, quelles que soient leurs opinions ou leur religion.*

L'idée que l'antirépublicain John Locke a inspiré la fondation des États-Unis est un mythe stratégique qui a empêché des générations d'Américains de comprendre leurs propres racines morales.

Leibniz entre dans la bataille

À titre de contrepoint, le grand scientifique et homme d'État Gottfried Leibniz (1646-1716), qui suivait Kepler du vivant de Locke, s'est attaqué à la doctrine empoisonnée ravivée par les travaux de Locke et l'a démontée sous la forme d'un long dialogue platonicien intitulé *Le nouvel essai sur l'entendement humain*, achevé en 1704 et publié seulement 50 ans après la mort de Leibniz. Leibniz était particulièrement bien placé pour lutter contre le renouveau aristotélicien de Locke car, contrairement à ce dernier, il avait accompli de véritables actes de découverte révolutionnaire, culminant avec son invention la plus célèbre, le calcul infinitésimal (un langage permettant de tracer des courbes physiques non linéaires en dehors de l'abstraction de l'espace euclidien).

— Espace euclidien abstrait et espace réel : alors qu'une parabole et une sphère peuvent sembler très semblables à une caténaire (chaîne suspendue) ou à une bulle, les forces des principes de la physique façonnent subtilement l'une tout en restant absentes dans l'autre.

La logique de la réalité physique de Leibniz divergeait de celle de ses rivaux en raison de son engagement en faveur de la nature transcendante essentielle de la constance des formes abstraites euclidiennes lorsqu'elles sont confrontées à la courbure découvrable de la réalité physique. S'il existe un lien évident entre les deux domaines de l'esprit et de la matière, il existe également des divergences extrêmement importantes qui peuvent être reconnues dès que quelqu'un souhaite créer un cercle ou un carré, un cube, une ellipse ou toute autre forme dans le domaine matériel. Aussi parfaite que puisse paraître une telle forme, et quelle que soit la technologie raffinée que l'on choisisse d'utiliser pour mener à bien cette tâche, il n'existe aucun cas singulier où une ligne droite plus parfaite, ou un carré, une ellipse ou un cercle plus parfaits ne pourraient être produits.

Leibniz et ses collaborateurs, tels que Jean Bernoulli, Christian Huygens et Pierre de Fermat, ont exploré ces courbures physiques en observant les trajectoires tracées par les planètes, les comètes et la lumière se déplaçant dans différents milieux. Il a également passé beaucoup de temps à analyser la relation ironique entre le temps et l'espace exprimée par le roulement de boules le long de diverses courbes issues de sections de cercles, d'ellipses, de droites ou de cycloïdes. Bien que les distances les plus courtes entre les points A et B semblent intuitivement être les chemins les plus rapides pour une balle, la réalité physique démontre qu'il n'en est rien.

À partir de ces études, Leibniz a reconnu que les géométries de la réalité étaient mieux décrites en tant que *« chemins de moindre action »* … c'est-à-dire que la nature, lorsqu'elle est laissée libre de s'exprimer, se déplace selon une économie fondamentale qui *« choisit »* les chemins de la plus grande action avec le moins d'effort possible. Un autre terme pour désigner cette économie de la nature était connu sous le nom de *« principe du minimum maximum »* .

À la question de savoir pourquoi les planètes se déplacent sur les trajectoires qu'elles ont choisies, plutôt que sur une autre configuration, la réponse de Kepler ou de Leibniz ne serait pas *« parce qu'elles se déplacent sur des ellipses »* ou *« parce que leur vitesse et leur masse l'exigent »* , mais plutôt qu'ils se déplacent dans des voies harmoniques de moindre action (nous reviendrons sur ce point plus loin).

Dans sa réfutation de Locke, Leibniz écrit :*« Nos divergences portent sur des sujets d'une certaine importance… La question est de savoir si l'âme en elle-même est entièrement vide, comme la tablette sur laquelle rien n'a encore été écrit (tabula rasa) selon Aristote et l'auteur de l'Essai [Locke], et si tout ce qui y est tracé provient uniquement des sens et de l'expérience ; ou si l'âme contient à l'origine les principes de plusieurs notions et doctrines que les objets extérieurs ne font qu'éveiller à l'occasion, comme je le crois avec Platon, et même avec les scholastiques, et avec tous ceux qui prennent dans ce sens le passage de saint Paul (Romains 2, 15) où il est dit que la loi de Dieu est écrite dans le cœur »* .

Leibniz était cohérent avec ce point de vue et l'avait déjà exprimé bruyamment 20 ans plus tôt dans ses *Discours sur la métaphysique* (1686), en déclarant :

> *Aristote préférait comparer nos âmes à des tablettes encore vierges sur lesquelles on pouvait écrire, et il soutenait qu'il n'y a rien dans notre compréhension qui ne vienne des sens. Cela correspond mieux aux notions de la vie quotidienne, comme Aristote le fait habituellement, contrairement à Platon, qui va plus loin.*

Un monde sur Leibniz en tant que guerrier culturel

Il convient de noter que Leibniz n'était pas un philosophe enfermé dans sa tour d'ivoire, mais qu'il était engagé dans des efforts de première ligne pour former les dirigeants afin qu'ils deviennent des philosophes rois, tout en créant des institutions culturelles pour élever les normes de la culture vers l'excellence. Voici quelques exemples de personnalités de premier plan que Leibniz s'est retrouvé à conseiller en matière de grande stratégie : le tsar Pierre le Grand, qui a fait de Leibniz un conseiller privé russe et lui a confié la tâche de réformer l'ensemble du système juridique russe, l'empereur Charles VI, qui a fait de Leibniz un conseiller privé du Saint Empire romain germanique, le duc Anton Ulrich, qui l'a nommé diplomate en chef, et l'impératrice Sophie de Hanovre, qui était une élève dévouée de Leibniz et a failli devenir reine d'Angleterre, ce qui aurait certainement fait de Leibniz le Premier ministre à une époque où l'Angleterre était transformée en un nouveau commandement central par l'oligarchie hollandaise et vénitienne.

En ce qui concerne les institutions scientifiques que Leibniz a directement fondées, nous trouvons l'Académie des sciences de Berlin, de Vienne et même de Saint-Pétersbourg.

Leibniz a travaillé avec des penseurs chinois et a été le premier penseur occidental à populariser la pensée confucéenne en Europe par le biais de sa revue *Novissima Sinica* (Nouvelles de Chine). Fervent chrétien platonicien, Leibniz a rapidement identifié les mêmes concepts fondamentaux d'amour agapique, d'harmonie préexistante, de principe et de loi naturels exprimés dans la vision du monde chinoise de Confucius et s'est efforcé d'enseigner à ses compatriotes européens à penser en des termes similaires comme base d'un renouveau civilisationnel basé sur la coopération est-ouest.

Leibniz a également amélioré les machines à calculer de Pascal grâce à de nouvelles conceptions permettant d'effectuer des divisions, des multiplications et de trouver des racines. Ces travaux sont inextricablement liés aux études de Leibniz sur les nombres premiers (les plus anormaux et peut-être les plus puissants de tous les types de nombres), qui l'ont conduit à inventer les matrices. Ces inventions ont jeté les bases des développements révolutionnaires ultérieurs de Carl Gauss dans le domaine des géométries non euclidiennes et des travaux de Riemann sur les hypergéométries. Alors qu'il s'efforçait de créer un langage géométrique compatible avec la cartographie de l'univers dans les macro et microcosmes, Bernard Riemann avait fait savoir que la clé de son succès se trouvait dans ses études de la réfutation de Locke par Leibniz. Dans une lettre adressée à un collègue, Riemann a déclaré :

> *La chose la plus importante que j'ai lue dans Leibniz est sa critique dévastatrice de la philosophie empirique britannique de John Locke... Ce*

> *que j'ai vraiment commencé à comprendre ici pour la première fois, c'est comment l'esprit humain fonctionne, et ce que je dois apprendre et comprendre pour faire le genre de travail que j'ai essayé de faire efficacement, en tant que mathématicien et physicien, au cours des dernières années.*[1]

S'inspirant de la notation du Yi King, Leibniz a inventé le langage binaire qui a servi de base aux ordinateurs modernes.

Un bref aperçu complet des réalisations de Leibniz dans les domaines de la science, de l'économie, de la guerre culturelle et de la géopolitique est présenté dans l'étude de Kirsch de 2013 intitulée *Leibniz contre Venise*.

Leibniz se bat contre le Dieu irrationnel de Newton

Le combat de Leibniz contre un autre empiriste britannique, Sir Isaac Newton (1642-1727), est peut-être plus important que celui qu'il a mené contre John Locke. Le fait que Locke et Newton aient travaillé ensemble à la Banque d'Angleterre n'est probablement pas une coïncidence.

Après avoir offert sa jeune nièce au chancelier de l'Échiquier Charles Montagu (alias Lord Halifax) qui en a fait son jouet sexuel[2], Newton a été récompensé par le poste de directeur de la Monnaie de la Banque d'Angleterre en 1695 et de maître de la Monnaie de 1699 à 1727, où il a supervisé l'exécution massive des faux-monnayeurs et la guerre économique que l'Empire britannique naissant avait commencé à mener contre les nations du monde entier. À la même époque, Newton a également été nommé président de la Société royale britannique, dont il a transféré le siège dans la ville de Londres, qui n'était pas par hasard le centre névralgique de la guerre impériale mondiale, et qui l'est encore aujourd'hui. C'est également à cette époque que Newton a conduit une équipe d'académiciens britanniques à conclure que Leibniz avait plagié le calcul de Newton, bien que Leibniz ait publié ses découvertes sur le calcul des années avant que Newton ne prétende avoir inventé sa *« fluxion »* .

— Gottfried Leibniz (à gauche) et Sir Isaac Newton (à droite)

Bien que Newton n'ait jamais expliqué COMMENT il a découvert son calcul et que sa notation n'ait jamais été utilisée par les astronomes ou les physiciens en raison de son inutilité, Newton est toujours enseigné aux étudiants 300 ans plus tard comme étant le premier ou au moins le *« co-découvreur »* du calcul.

Comme Newton était rarement autorisé à parler en son nom en public, des collaborateurs comme Samuel Clarke (1675-1729) et William Whiston (1667-1752) lui servaient souvent de porte-parole dans les débats et les disputes.

Dans la correspondance Leibniz-Clarke de 1716, Clarke explique qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer comment Newton a découvert le calcul puisque son existence est implicite dans les preuves présentées dans les *Principia Mathematica* (1687).

Si Newton n'avait pas découvert le calcul, il n'aurait pas pu élaborer les nombreuses preuves mathématiques publiées dans les *Principia*. Ainsi, s'il n'avait pas découvert le calcul, il faudrait supposer que les *Principia* n'étaient qu'un assemblage de découvertes plagiées par d'autres… mais qui aurait le culot d'accuser le grand Newton d'une telle chose ?

Pour ceux qui s'obstinaient à demander où se trouvaient les preuves de la pléthore de découvertes de Newton, l'histoire du chien de Newton, Diamond, qui aurait brûlé son laboratoire, a été concoctée comme une explication qui persiste encore aujourd'hui.

Selon la légende, Newton aurait dit : *« Ô Diamant, Diamant, tu ne sais pas le mal que tu as fait. »*

— Gravure du XIXe siècle représentant le triste jour où le chien de Newton a brûlé toutes les preuves de ses prétendues découvertes.

Gravure du XIXe siècle représentant le triste jour où le chien de Newton a brûlé toutes les preuves de ses prétendues découvertes.

Quant aux scientifiques authentiques, comme les astronomes de la Royal Society John Flamsteed ou Stephen Gray, qui n'acceptaient pas ces balivernes et voulaient une vraie réponse, leur vie a été systématiquement détruite par des campagnes menées par Newton lui-même (comme le raconte *Newton's Tyranny : The Suppressed Scientific Discoveries of Stephen Gray and John Flamsteed*, de David H. Clark et Stephen P. H. Clark).

Vers la dernière année de la vie de Leibniz, le grand scientifique s'est attaqué au résultat le plus destructeur du système mécanique newtonien, qui présumait que l'univers fonctionnait lentement à l'image d'une horloge. Le système mécaniste de Newton serait la première expression d'une théorie qui, à la fin du 19e siècle, a été baptisée *« entropie »* et que nous aborderons bientôt plus en détail ci-dessous.

En bref, les *Principia* présupposaient un univers mourant et un Créateur irrationnel ou impuissant, dépourvu de toute sagesse. Les *Principia* supposaient également que les objets flottant dans l'espace vide se déplaçaient grâce à des forces d'attraction agissant dans le temps absolu, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une métaphysique causale (c'est-à-dire une raison pour laquelle les choses sont disposées de la manière dont elles le sont plutôt que d'une autre)[3].

L'idée d'un univers mourant, implicite dans le modèle newtonien, comportait en outre certaines implications concernant le Créateur de cet univers. En effet, si Dieu, qui est présumé être tout à fait sage et tout à fait bon, a créé une machine qui exige de son créateur qu'il la rebobine périodiquement après qu'elle se soit décomposée jusqu'à la mort thermique, cela impliquerait un défaut de conception incroyablement embarrassant. Un Dieu parfaitement sage et parfaitement créatif, qui nous a créés à son image, n'aurait-il pas également eu la prévoyance et le pouvoir de créer un univers qui pourrait s'auto-perfectionner sans s'arrêter comme une horloge ou un automate ?

Leibniz a écrit : *« Je ne dis pas que le monde matériel est une machine (une montre, par exemple) qui fonctionne sans l'intervention de Dieu, et j'ai assez fortement insisté sur le fait que les choses qu'il a créées ont besoin de son influence continuelle. Mais je dis que le monde matériel est une montre qui fonctionne sans avoir besoin d'être réparée par Dieu, sinon nous devrions dire que Dieu change d'avis. En fait, Dieu a tout prévu, et pour tout ce qui pourrait aller mal, il a prévu un remède à l'avance. Il y a dans ses œuvres une harmonie, une beauté préétablie… Cette opinion n'exclut pas la providence de Dieu ni son gouvernement du monde ; au contraire, elle les rend parfaits. Une véritable providence divine exige une parfaite prévoyance »* .

Le concept homogène d'un espace vide s'étendant dans trois directions infiniment linéaires, que Newton considère comme évident, rejette l'idée de l'existence d'une harmonie et d'une finalité entre toutes les parties de l'univers.

Il nie l'idée que les orbites des planètes doivent être disposées autour des soleils pour des raisons harmoniques, comme Kepler l'avait découvert et rigoureusement démontré entre 1609 et 1619. Il nie que la nature des choses soit créée telle qu'elle est pour un principe moral, ce qui, selon Leibniz, doit être le cas si Dieu est supposé être à la fois tout bon et tout sage.

— Le modèle du système solaire de Kepler, qui a généré ses trois lois universelles, impliquait une exploration rigoureuse des harmonies dans l'espace visuel et sonore. En haut à gauche : les solides platoniciens emboîtés de Kepler décrits dans son Mysterium Cosmographicum de 1594 et à droite : la découverte par Kepler des intervalles musicaux des orbites planétaires aux positions aphéliques et périhéliques autour du soleil.

Au cours du débat, Samuel Clarke, l'avocat du diable, demande à Leibniz : Votre univers d'auto-perfection ne doit-il pas priver l'homme de son libre arbitre ? Comment expliquer le mal ? Puisque le mal existe et que Dieu a créé tout ce qui existe, ne faut-il pas en déduire que Dieu a créé le mal ? Si tout est prévu dans ce *« meilleur des mondes possibles »* , cela ne signifie-t-il pas aussi que les êtres humains n'ont pas de libre arbitre, ou que le mal lui-même est nécessaire et donc sage et bon ?

Leibniz présente le paradoxe à Clarke dans les termes suivants : *« lorsque deux options sont absolument indifférentes – c'est-à-dire qu'il n'y a rien à choisir entre elles – il n'y a pas de choix, et par conséquent pas d'élection ou de volonté, puisque le choix doit être fondé sur une raison ou un principe… Un simple acte de volonté sans aucun motif (un « simple acte de volonté ») est une fiction. C'est contraire à la perfection de Dieu, chimérique et contractante, incompatible avec la définition de la volonté »* .

En bref, l'univers est le meilleur de tous les univers possibles, non pas en raison de sa perfection statique, comme le soutiennent les détracteurs de Leibniz à la Voltaire[4].Tout au long de ses écrits et des efforts politiques qu'il a déployés tout au long de sa vie pour établir des rois philosophes à travers l'Europe et la Russie, Leibniz atteste clairement que l'univers est le meilleur de tous les mondes possibles, NON pas parce qu'il est parfait, mais plutôt PARCE QU'il peut toujours être rendu plus parfait.

Du point de vue de Leibniz, c'est l'accès de l'humanité au libre arbitre qui cause l'existence du mal et c'est notre capacité à participer au processus de progrès universel qui démontre que Dieu est à la fois aimant, raisonnable et bon. Ceci est au cœur de la Dynamique de Leibniz qui s'articule autour de son profond concept de Vis Viva (un désir ardent pour toute matière d'actualiser son potentiel dans toute la mesure du possible, également connu sous le nom de *« force vive »*) ainsi que de sa Monadologie.

Ce n'est que lorsque nous commettons l'erreur de projeter sur Dieu notre irrationalisme corrompu et non créatif que le mal trouve son expression politique dans les systèmes de gouvernance oligarchiques, à l'instar du Dieu de Newton, qui est plus un tyran irrationnel qu'autre chose.

Cette illusion oligarchique a été brillamment dépeinte par Verdi dans son interprétation du *Credo de Iago* dans l'opéra *Othello* de Shakespeare.

Malheureusement, à sa mort, la puissante méthode de Leibniz a été enterrée et le mythe du proto-Dieu Newton est devenu de plus en plus légendaire dans les cours d'Europe. Des générations de penseurs ont été formées à l'utilisation des règles de raisonnement de Newton s'ils voulaient être considérés comme des scientifiques *« respectables »* et autorisés à entrer dans les salles des académies scientifiques estimées.

Retirer l'Esprit de l'Univers

Parmi les règles de raisonnement les plus destructrices exigées par la *« méthode newtonienne »* figurent 1) l'asservissement de l'esprit à la perception des sens (empirisme) et 2) le refus de la formation d'hypothèses.

Ensemble, ces deux règles ont chassé l'âme créatrice du scientifique, ne laissant subsister qu'une logique froide limitée par les cinq sens. L'esprit qui croit devoir adhérer à de telles règles de pensée est en vérité simplement handicapé, de la même manière que les victimes enfermées dans la caverne de Platon ne pouvaient accéder à rien d'autre qu'aux ombres projetées par les maîtres des marionnettes sur les murs de la caverne.

Ces esclaves spirituels seraient à jamais condamnés à croire que ces ombres sont toute la réalité qui existe, et seule l'intervention de quelqu'un qui a appris à s'échapper de la caverne et a formé l'œil de son esprit à regarder la lumière du soleil (alias : la réalité telle qu'elle est) pourrait se qualifier pour devenir un véritable philosophe et revenir ÉVENTUELLEMENT pour aider ses compagnons d'infortune à échapper à leurs chaînes.

Dans la préface de ses *Principia*, Newton exprime explicitement son objection à l'utilisation d'hypothèses : *« Je n'ai pas été capable de découvrir la cause de ces propriétés de la gravité à partir des phénomènes, et je n'émets aucune hypothèse… et les hypothèses, qu'elles soient métaphysiques ou physiques, qu'elles portent sur des qualités occultes ou mécaniques, n'ont pas leur place dans la philosophie expérimentale »* .

La science newtonienne a reçu un coup dur avec la découverte créative de Benjamin Franklin sur le feu électrique et sa nature magnétique en 1752. La propagation électrique des nouvelles découvertes à travers la science continentale a prouvé à maintes reprises la supériorité des méthodes antinewtoniennes qui ont adopté la méthode keplérienne/leibnizienne plus fructueuse de la formation d'hypothèses, avec une métaphysique rigoureuse et une dialectique. Ces découvertes ont été illustrées par les travaux brillants de personnalités telles que Lavoisier, Carl F. Gauss, Abraham Kastner, Alexander Volta et Alexander von Humboldt (pour n'en citer que quelques-unes). Mais malgré cette puissance créatrice, l'emprise newtonienne a été préservée par plusieurs nouvelles adaptations créées entre 1776 et aujourd'hui.

Dans la troisième partie de cette exploration de la bataille de 2400 ans pour savoir quel principe gouverne l'univers et son créateur (la vie et la raison ou la mort et l'irrationalisme), nous serons introduits à la montée du libéralisme en tant que théorie sociale newtonienne de l'empire et à ses opposants. Là, le transfert des axiomes fondamentaux sans âme de Newton en moyens pratiques de contrôle social sera évalué tel qu'il a été exprimé par des théoriciens impériaux britanniques comme Adam Smith, Thomas Malthus et David Ricardo. Cet exercice nous aidera à comprendre les origines de l'eugénisme et d'une théorie pseudo-scientifique de l'entropie qui a défini la grande stratégie géopolitique mondiale tout au long du XXe siècle.

Matthew Ehret

Traduit par Zineb pour le Saker Francophone

Notes

1. Le fait que les travaux pionniers de Riemann sur la topographie et les systèmes non linéaires aient joué un rôle déterminant dans les découvertes qui ont renversé les fondements statiques des systèmes newtoniens au cours des premières années du 19e siècle et qu'ils aient été utilisés explicitement par Einstein, Planck et Riemann n'est pas une coïncidence.
2. Voir *Newton's Niece* de Derek Beaven, 1999
3. Bien que Newton ait personnellement souhaité croire en l'existence d'un éther, ses mathématiques en nient l'existence, présumant au contraire l'existence d'un espace euclidien vide comme caractéristique élémentaire de l'univers. Le conflit entre Newton et Leibniz a été traité par Cynthia Chung.
4. Des calomnies telles que celles de Voltaire dans son *Candide* ou de Leonard Euler dans ses *Lettres à une princesse allemande* prennent un débat riche et sophistiqué et le réduisent rapidement à une bouillie simplifiée à l'extrême.

4 336

Envoyer l'article en PDF Entrez l'adresse e-mail Envoyer

Ce contenu a été publié dans **Histoire**, **Matthew Ehret**, **Sciences** par **Zineb**. Mettez-le en favori avec son **permalien**.